L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureau, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE, 11 FEVRIER 1883.

BULLETIN ARTISTIQUE.

Dans le Bulletin de dimanche dernier je me faisais l'écho d'une dépêche que le câble venait de nous transmettre, et je disais que l'art avait subi une perte douloureuse, qu'il était en deuil de Tamberlick. Or c'était un méchant canard qui nous était arrivé par le fil interocéanique. Comment supposer que ce volatile pût faire pareil chemin? Donc tous y avaient cru.

Par bonheur le démenti suivait de près cette vilaine bourde; dès le lendemain nous apprenions que le grand chanteur est en pleine vie. Apollon soit loué comme disaient nos pères. En effet, en musique, ainsi qu'en tant de choses, nous assistons à une décadence inquiétante. Le niveau baisse de jour en jour; et c'est pitié de voir la fourmillière des petits, des infiniment petits se donner des airs de mastodontes, de géants. Les pécores s'enflent encore, malgré le sage avertissement de la fable. Les artistes infimes, partis de Pontoise et en destination de Carpentras ou de Carcassonne, pullulent; et au milieu de ce grouillement de ces insipides et agaçantes vanités provinciales, il est doux de se reposer sur une individualité comme celle de Tamberlick, il est cruel de la perdre.

Donc Tamberlick est vivant, très vivant, et j'ai répété à son égard ce que je faisais récemment pour M. Momas, mon excellent ami et chef-d'orchestre, également tué par la fantaisie d'un nouvelliste parisien.

A peine avais-je appris le malheur aux lecteurs de l'Abeille, que la nouvelle était contredite aussi, et j'en étais heureusement quitte pour envoyer au mort son nécrologe qu'il a eu le rare privilège de lire en pleine vie.

C'est ce que j'ai dû faire à l'égard de Tamberlick; dans peu de jours il aura l'épitaphe que j'écrivais de lui, et il se sentira mieux vivre, pour avoir été tué ainsi prématurément.

En vérité, voilà deux nécrologies—celle de Momas, celle de Tamberlick—qui m'auront été heureuses. S'il devait en être toujours ainsi; si mes morts étaient toujours des ressuscités, quelle spécialité j'aurais là!

Du reste, ce n'est point le seul démenti qui m'ait été infligé cette semaine; et puisque nous entrons dans une période de pénitence, laissez-moi vous confesser le second que j'ai reçu.

Dans l'Abeille du 7 (mercredi) je faisais un éloge pompeux des *Tableaux vivants* représentés à l'Opéra, disais-je, par les Chevaliers du Momus. Emporté par le lyrisme du Mardi-Gras, j'écrivais:

"Ces tableaux ont été un nouveau, un brillant succès pour les Chevaliers de Momus. Nous n'en donnerons point ici les détails, cela nous mènerait trop avant dans cette nuit où nous avons aussi voulu *carnavaliser*; cela nous conduirait au-delà des limites posées à ce compte-rendu. Nous nous contenterons d'écrire que pareil groupement d'une telle masse de personnages, pareille disposition de costumes d'une infinie variété de tons et de coupes, sont œuvre de peintre ingénieux, de coloriste, etc., etc."

"Nous n'en donnerons point ici les détails", remarquez ce tour sournois. Je le crois pardieu bien! Et comment les dire ces détails, je n'étais pas même de la fête.

Oui, un empêchement survenu à la dernière heure m'a privé de ce plaisir; et cependant il fallait achever l'œuvre commencée; après la description de la procession aux flambeaux il fallait dire ce qui s'était passé à l'Opéra, *tableaux* et bal. J'ai pensé que pour une fois je pourrais me permettre de parler sans avoir vu, et, me rappelant les années précédentes, j'ai jugé que je me risquais peu en ajoutant un succès aux succès déjà signalés.

Mais voyez la malchance, voyez le vilain tour qu'est venu me jouer le hasard. Par extraordinaire, ce soir-là, ce seul soir, on a supprimé les tableaux en question, ceux dont "je n'ai pas donné les détails," heureusement. Le péché est véniel, du reste, puisqu'il a été commis afin d'écrire du bien à l'endroit du prochain.

Et puis ce péché-là est dans les ressources, dans les expédients de la profession, n'est-ce pas, mes confrères? On dit souvent que voyageurs et arracheurs de dents ne sont pas toujours très soucieux de la vérité; le fait est que par nécessité les journalistes leur disputent souvent ce monopole, et, pour ma part, me voilà pris en flagrant délit. Maintenant que le méfait est avoué, passons.

Ce Bal de l'Opéra où j'ai vu, de très loin, tant de jolies choses, a été le dernier de la saison, et nous voici dans la période des austérités. Les devants de chemise en triangle et les gilets en forme d'as de cœur doivent rentrer aux tiroirs. C'en est fait de toutes les friandises, de toutes les papillotes, de tous les riens charmants du Carnaval. Adieu les danses vertigineuses qui vous mettent du roulis dans la tête! adieu les toilettes délicieuses dont on rêve avant de les porter et qui, portées, font tant rêver les autres! Adieu, pour un temps du moins, les petits romans ébauchés sous le travestissement! adieu la barbe du loup qu'on relève instinctivement pour découvrir qui s'y dérobe! adieu paniers, vendanges sont faites! Par bonheur, à l'âge où l'on se passionne du bal, les horizons s'ouvrent, immenses autant que riants, et l'on songe que le Carnaval est une de ces royautés auxquelles ne s'attaque pas le Nihilisme. Il reviendra, il revient toujours.

Et puis, même dans cette période de retraite où nous voilà, il nous reste encore une queue de plaisirs. Nous avons encore quelques soirées d'Opéra, et elles font la transition moins brusque, moins austère.

Ne soyons donc pas ingrats, et parlons un peu de ce théâtre qu'il a fallu négliger, ces temps derniers, dans le tourbillon des fêtes.

Carmen est la seule reprise importante que j'y puisse noter. On le sait, l'éminent compositeur qui a écrit cette partition, est mort presqu'au lendemain de sa première représentation, succès retentissant. Il s'en est allé, hélas! à l'entrée même de sa lune de miel avec la gloire. Oui, la gloire; je ne crois pas le mot exagéré.

Bizet, plein de jeunesse encore, y pouvait prétendre; le monde musical semblait unanime à le désigner comme l'un de ses élus. Il avait la science, il avait l'imagination, le feu sacré souvent.

Seulement, comme presque tous les jeunes, comme tous les prix de Rome, il voulait affirmer, dès l'abord, qu'il savait, qu'il savait beaucoup; que sous ce rapport il pouvait se mesurer avec les hauts barons de l'art. Et, sous cette impulsion, peut-être se laissait-il aller trop complaisamment à cette affirmation, à cette manifestation d'une science que personne, d'ailleurs, n'eût songé à lui contester.

Dans plusieurs parties de sa *Carmen* je trouve la preuve de mon dire. L'œuvre a, selon moi, deux aspects bien tranchés, bien en contraste. Partout elle est la création d'un musicien du plus grand ordre, mais parfois elle n'est point celle d'un poète.

Le premier acte de *Carmen*, où se rencontrent, à coup sûr, des pages fort remarquables, me paraît être ce genre d'affirmation dont je parlais plus haut. J'y retrouve plus fréquemment le symphoniste que le dramatiste lyrique. Là c'est surtout l'orchestre qui brille; c'est à l'orchestre que se pose, que se maintient l'intérêt. A chaque mesure, pour ainsi parler, il vous occupe, il vous captive; mais sa séduction agit quelque peu aux dépens du chant proprement dit. Ce chant n'a pas toujours une allure bien décidée, bien franche. La teinte générale de cet acte est relativement terne, sous ce rapport. L'artiste est tellement préoccupé de traiter son orchestration avec munificence, qu'il est tant soit peu parcimonieux à l'égard de ses chanteurs. De ci de là, une jolie mélodie scintille à travers le réseau orchestral; mais elle n'a que la durée d'une scintillation. Elle est distinguée, je le concède, mais trop courte, et quelque fois aussi hésitante, trop recherchée dans sa distinction. L'inspiration, le brillant viendront tout à l'heure. Et ils viennent en effet.

Dès le lever du rideau sur le second acte, il me semble assister à l'un de ces effets de scène où, après une assez longue pénombre, l'électricité vient inonder le théâtre de ses flots de lumière. C'est un changement complet, à vue.

La preuve est faite, le prix de Rome est démontré par A plus B, c'est le tour du poète et de l'imagination. Son orchestre ne sera pas délaissé, soyez en certain; c'est pour lui un Benjamin; mais les chanteurs auront aussi leur part, leur large part.

Dès lors les mélodies succèdent aux mélodies; la musique se fait scénique; elle entre plus avant dans la situation; elle arrive même jusqu'à ce qu'on est convenu d'appeler la couleur locale. Cela est sémillant, pétillant, pailleté; cela dit bien les coquetteries, les griseries, les appétits de Carmen, qui, elle aussi, comme le grotesque de l'opérette, *Le Jour et la Nuit*, s'emballe à tout venant. Tout ce qu'elle chante dans ses folies, dans ses provocations féminines, est bien à sa place.

Le morceau du Toréador, pour revenir à cette couleur locale telle qu'on l'entend au théâtre, est d'un coloris frappant. En vérité, il vous transporte à ces combats qu'il décrit; ce chant a toutes les paillettes, tout le clinquant, le rutilant des picadors et des matadors de l'arène. Cela étincelle et diamante comme une description de Théophile Gautier.

En regard de ces deux parties de Carmen et d'Escamillo, qui révèlent un grand coloriste musical, se pose la figure rêveuse dramatique, s'assombrissant de plus en plus, de José. Là l'esprit et la grâce; ici l'âme, l'âme profonde, les colères étouffées, les jalousies qui grondent sourdement d'abord, qui éclatent ensuite, qui tuent enfin.

Le jet mélodique est riche, très riche dans ces trois derniers actes; c'est de l'inspiration avec laquelle marche parallèlement la science, mais sans jamais la gêner.

Quand on écoute *Carmen*, quand on constate les qualités souveraines qu'elle proclame chez son auteur, on se sent le cœur serré à la pensée que la mort est venue prendre si vite ce bel artiste, qui n'avait pas voulu, même pour se gagner d'abord une fortune, dépenser, gaspiller son talent en petite monnaie. Son début fût une œuvre sérieuse, à vaste envergure; le maître était là assurément. Bizet n'était sans doute pas dans ce qu'on appelle le mouvement, mais l'imagination ardente, attirante était en lui.

C'était une individualité, un talent personnel, qui ne recherchait pas les faciles succès. Il se préoccupait évidemment d'écarter de sa route les vulgarités; il en opérait le déblaiement avec sincérité, avec conviction. Il buvait dans son verre et se servait aux grands crûs. Il y avait déjà dans *Carmen* de la phosphorescence, de la flamme; le génie allait venir. La mort impatiente et stupide n'a pas voulu attendre.

Mlle Fouquet a intelligemment compris et artistement posé la figure de Carmen; fille étrange, aux bras de laquelle il ne faut pas s'attarder. En effet son amour fait comme ces contrebandiers auxquels elle appartient, son amour campe. A peine la tente est-elle dressée qu'il la faut lever; ses amants, trois en tous sens, forment toute une caravane; et malheur et mort à qui voudrait disperser celle-ci et rester seul maître de la belle! son culte est le mormonisme, mais le mormonisme transposé. Elle a la nostalgie des amours, mais des amours nouvelles seulement, et elle les veut courtes. Elle jette les cœurs à tous les vents, comme elle a jeté au visage de Jose cette fleur dont le poison va vite brûler, embraser son sang et son cerveau.

Coquette jusqu'à la cruauté et gourmande de chair, voilà toute Carmen.

Ce personnage là, je dois le reconnaître, Mlle Fouquet l'a interprété avec grâce, avec charme, avec vérité, attitudes, accent, physionomie. Elle en a fait ressortir non seulement le côté féminin, sensuel, mais aussi la partie sauvage, fauve, pour ainsi parler. Ici, comme au 4ème acte des *Huguenots*, elle est comédienne, et cette fois la difficulté est plus sérieuse, car le personnage est multiple; dans Carmen en effet, il y a une fille de joie et une hyène. L'une se laisserait étouffer dans les bras de l'amant d'aujourd'hui; l'autre ne sera domptée que par le coup de couteau de l'amant d'hier.

Cette double physionomie est malaisée à reproduire; mais Mlle Fouquet a su la mettre en relief.

C'est tout. Sous le rapport musical, Mlle Fouquet a été insuffisante; son organe n'a pas assez de fraîcheur, d'éclat pour ce rôle tout rayonnant. A Carmen il faut une voix brillante, chatoyante comme les paillons qu'elle porte, une voix avec des bouquets d'étincelles. Je ne la trouve pas dans la Falcon de l'Opéra.

M. Tournié non plus n'est pas, partout à sa place dans ce rôle de José. Il en joue certes la seconde partie avec distinction; il déploie une grande puissance dans la scène finale, il en reproduit toutes les prières, tous les désespoirs, toutes les menaces, toute la démence, et ici je parle et du jeu et du chant; mais aux trois premiers actes il ne rencontre guère de ces élans auxquels il nous a habitués dans son répertoire en général et qui vous emportent avec lui. Tout cela est un peu terre à terre. L'empreinte du talent vrai est toujours là, cela est incontestable; mais cette musique-là n'est pas son élément.

Le rôle d'Escamillo, interprété ici par certains barytons, m'a produit l'effet d'un toréador pour rire, d'un toréador en sucre, bonbon, ou encore, si vous le voulez, d'un toréador de bal masqué; c'était une écœurante dépense de musqué, d'afféterie, d'airs penchés, que sais-je? on ne sentait pas un homme là-dessous. M. Delrat n'est point tombé dans cet insipide défaut; il a donné précisément dans l'opposé. Pas assez de désinvolture, de gaillardise; le personnage est infiniment trop assombri, trop éteint; la gaîté ne l'accompagne pas dans cette promenade aux flambeaux; pour un peu on croirait qu'il suit le convoi de quelque matador abattu dans l'arène.

Escamillo doit avoir des lignes bien tranchées, de la virilité sans doute, il en dépense sans cesse à foison, et, on le sait, il met vite la main au [illegible]. Mais c'est aussi un luron, qui connaît son prestige là bas en Espagne, et qui se croit autant habile à subjuguer les femmes qu'à dompter les taureaux. Donc à cet exubérant gaillard il faut brio et entrain, et de cet entrain, de ce brio M. Delrat s'est montré trop ménager.

Cette réserve faite relativement au jeu, je note qu'il a été fort goûté dans son morceau du toréador, le seul de son rôle, d'ailleurs, et le plus populaire de cette partition. C'est de l'action chantée, c'est tout un petit poème que raconte la mélodie, et M. Delrat l'a détaillé avec un soin minutieux et intelligent. Sa voix n'y a pas toujours la prestesse qu'exige la composition, mais il a le tact de ne pas se livrer à des tentatives où il succomberait, et, en somme, le chant porte et le public le redemande.

—Mlle Hasselmans ne vient qu'au second plan dans *Carmen*; mais elle a su y intéresser, comme chant et comme jeu. Il faut, du reste, lui rendre cette justice; elle a le respect de son art; et si effacé que soit son rôle, elle y porte toujours toute son intelligence, toute sa conscience. Je puis lui reprocher de la froideur, mais non pas nier sa valeur.

Les bénéfices ont commencé hier, à ce que m'a appris le programme, mais ils ne seront pas nombreux, j'imagine, car la campagne théâtrale, elle, finira bientôt.

Et maintenant quelle est la perspective pour la saison prochaine? Je l'ignore. Je répétais, l'autre jour, une rumeur, à laquelle je n'ai jamais cru d'ailleurs. On a dit et redit—peut-être parce que cela ne repose sur rien—que le Pickwick Club avait l'intention de prendre l'exploitation de l'Opéra à sa charge. La nouvelle serait sans doute accueillie avec faveur par notre public, mais je crois pouvoir écrire qu'elle n'est qu'une fantaisie.

Reste donc à savoir quelles sont les intentions de M. Défossez. Pour ma part je les ignore complètement. S'il se décide à une nouvelle entreprise, mes vœux l'y accompagneront. Mais à ce propos qu'il me permette ici une observation.

Certainement les chanteurs se font rares, et la concurrence rend, chaque année, leurs exigences plus extravagantes encore. Je comprends qu'un directeur se résigne à des sacrifices d'argent redoutables quand il s'agit d'enlever à une direction rivale un de ces artistes dont les noms remplissent le monde, qui illustrent bien véritablement leur époque. Il y a en ceux-ci un prestige presqu'irrésistible; ils entraînent les masses; et s'ils ont singulièrement alourdi votre budget, ils contribuent puissamment à grossir votre caisse, ils font recette en un mot.

Mais subir ces exigences alors qu'il s'agit parfois de sujets qui ne sont que du très petit change artistique, et dont le marché pullule, c'est courir sûrement à un échec, à la ruine. Il est ici, comme partout, une limite de budget qu'on ne saurait franchir impunément, et les demandes onéreuses dont je viens de parler, ne permettraient point de s'y maintenir.

Cet abus va grandissant d'année en année, et, qu'on me laisse l'écrire, il n'est pas dû seulement à la vanité d'artistes et à la crédulité de directeurs; le public y pousse partout aussi sans s'en rendre compte. C'est souvent l'indulgence exagérée des publics qui crée la trop bonne opinion de soi-même au-delà de la rampe.

Le public pourrait apporter, en une certaine mesure, un tempérament à celle-ci; il pourrait servir la cause d'un directeur tout en servant la sienne propre.

Je m'explique d'un mot, et sous la forme la plus simple. Que l'artiste en donne pour l'argent qu'il reçoit; pour continuer la forme du langage commercial que le public exige la marchandise qui lui a été annoncée. Si l'artiste n'a pas la valeur qu'il s'est attribué lui-même, et que son directeur a acceptée souvent sur la seule foi de juges d'une compétence discutable, que ce public, au lieu de se laisser aller à des complaisances funestes, le lui indique partout où il se présentera, et vite on le contraindra à baisser sa cote.

Mais non, on s'en fie à la marque, et abusé par l'étiquette d'un grand crû ou le coût du vin, on s'imbibe d'une affreuse piquette qu'attend déjà la salle dier.

Et ce que je dis du public, je m'empresse de me l'appliquer à moi-même en ma qualité de critique. Certes, il y a dans nos deux troupes—opéra et opérette— quelques éléments auxquels il faut rendre justice, et qui sont de nature à servir une entreprise de ce genre. Mais il en est aussi de déplorablement faibles, et ceux-là sont peut-être les plus grêlés de prétention.

Eh bien! au cours de la présente exploitation—et cela surtout à cause de l'intérêt que je porte à M. Défossez, j'ai été des premiers peut-être à louer immodérément ces insuffisants trop suffisants.

Cela n'est-il pas un tort? Je ne sais si nous faisons véritablement les affaires d'un directeur en écrivant invariablement que tout est pour le mieux dans le meilleur des théâtres. Ce système panglossique n'est pas sans inconvénient, à moins que la majorité de ceux qui suivent nos appréciations, ne sache aussi lire entre les lignes, chose fréquemment essentielle en matière de critique.

Dans tous les cas cette considération—l'intérêt du Directeur, la crainte de lui nuire en pleine exploitation—disparait quand on approche de la clôture, et alors le feuilletoniste peut laisser mieux comprendre le fond de son opinion, et indiquer, à peu près tout au moins, ce qui a été de la complaisance, et ce qui a été de l'appréciation *pensée*, à ceux qui ne l'ont pas déjà deviné.

C'est ce que j'ai essayé de faire ces derniers temps; c'est ce que j'accentuerai certainement davantage, si j'apprends que M. Défossez doit se lancer dans une autre campagne. Alors j'écrirai, non pas seulement ma pensée, qui est d'une mince importance, mais ce que je crois être la pensée de la majorité, à l'endroit de tel ou tel sujet.

Cette majorité juge sainement; il ne faut pas prendre sa bienveillance, quelquefois outrée, pour un manque de goût. Elle peut tolérer, au cours d'une saison, des sujets fades, incolores, toujours et implacablement les mêmes, dont les remplaçants ne sont pas sous la main; mais il ne lui déplaît pas, le moment venu, qu'on dise et qu'on écrive qu'il y a, ici ou là, des remaniements nécessaires à opérer. Attendons.

—Je n'ai assisté qu'à une partie du Concert de M. Henri Joubert, mais j'ai eu du moins la bonne fortune d'y arriver à temps pour l'entendre, lui. Il y avait longtemps que je l'avais perdu de vue, et j'ai été, tout d'abord, frappé des progrès accomplis.

M. Joubert, commencé ici par un maître habile, a achevé son éducation au Conservatoire de Paris, c'est-à-dire la première classe de violon qui soit; je crois cette assertion incontestée.

Quoi qu'il en soit, c'est là qu'il s'est perfectionné; là qu'après s'être familiarisé, rompu aux difficultés du mécanisme de ce terrible instrument, il s'est occupé de style, de sentiment; ce sentiment dont la nature vous donne le germe sans doute, mais qu'il faut aussi fouiller encore et encore, pour le bien embrasser, pour en bien saisir les détails, et les traduire. Sentir et traduire, tout l'art est là.

Donc après avoir suffisamment travaillé la partie gymnastique, dirai-je, de son art, M. Joubert a voulu se pénétrer de sa poésie, et c'est là particulièrement que j'ai noté le chemin parcouru.

Après s'être fait applaudir pour sa correction, sa pureté dans la *Symphonie* (2 violons) d'Allard; après avoir montré comment il se tire des difficultés mécaniques, il a demandé à son violon un autre effet, celui du chant; effet toujours plus puissant, quoiqu'en disent les partisans irréconciliables des jongleries musicales, qui se délectent, qui jubilent aux casse-cou de chanterelle.

Pour ma part je préfère de beaucoup ce chant à cette voltige.

Une Fantaisie sur la *Muette de Portici*, fantaisie où il y a à peine un effort d'arrangement, car les motifs d'Auber s'y égrènent un à un, dans la succession la plus simple, a été jouée par le jeune artiste avec grâce, avec esprit—et ici je rappelle *la Barcarolle*; et puis et surtout avec chaleur, avec une émotion sincère quand est venu sous son archet l'air du *Sommeil*, cette inspiration toute imprégnée de rêverie et de larmes.

Cette émotion et cette chaleur ont eu peut-être encore plus d'intensité dans cette autre pensée, née du cœur aussi: *Rachel quand du Seigneur*, que M. Joubert a chanté sur son violon d'une façon large et touchante.

En pareille interprétation l'artiste, digne de ce nom, se révèle; et le sens de la musique qu'il traduit, s'empare si bien de lui, qu'il s'absorbe en elle, qu'il oublie jusqu'au public qui l'écoute religieusement avant de l'applaudir. Or le détachement était là complet; l'exécutant était tout entier avec ce sanglot, si poignant, si déchirant d'Eléazar.

L'effet a été vif, il devait l'être. Dans la *Symphonie* d'Allard, M. Marx Kaiser a joué aussi en artiste la partie qui lui était confiée. Comme M. Joubert il appartient à une belle école; son talent repose sur des bases sérieuses.

On ne juge pas à première audition une *Symphonie* comme celle de M. D'Aquin. Je dois dire cependant que j'y ai remarqué une décision d'allure qui indique que le jeune compositeur se fait plus maître chaque jour de son terrain. Son Andante se déploie avec largeur, avec netteté sur une orchestration qui, sans être chargée, est brillante, chaudement colorée. J'ai noté, entr'autres, des dessins de basses très vigoureux et très intéressants.

Il y a là du travail et de l'idée. M. D'Aquin marche dans sa voie avec entrain.

J'ai parlé, à plusieurs reprises, du Concert qui aura lieu aujourd'hui même à la salle de l'Union Française; j'ai dit les talents qu'on y entendra, le programme dont l'exécution leur sera confiée; je n'ai donc plus qu'à attendre le succès pour le constater, pour m'en faire l'écho.

Pourtant j'apprends, à la dernière heure, que quelques modifications ont été faites à ce programme (que je ne connais qu'en partie d'ailleurs), et je crois devoir publier ici ce que j'en sais:

PARTIE VOCALE:

Le *Rêve du Prisonnier*, mélodie de Rubinstein, et *La Masourke* de Chopin (arrangement de Mme Viardot), par Mme J. Hott; l'*Eclat de rire*, par Mlle Santini; un air d'*Aïda* et *La Sérénade*, de Braga, M. Joubert accompagnateur, par Mlle Castellanos; *La Sérénade* de Gounod, par Mlle Huberwald; Romance de *Mignon*, par M. Métayé.

Partie instrumentale.—*Fantaisie* pour piano, et *Le Tourbillon*, exécutés par Mlle Anna Bouligny; *Solo de Concert* [Verroust] exécuté sur le hautbois par M. O. Reine.

Le piano sera tenu par Mme H. Bayon, une accompagnatrice de haute valeur, on le sait.

Chaque personne assistant à cette Matinée recevra un billet de loterie, dont le lot unique est une toile que je n'ai point vue mais qu'on me dit charmante. C'est la généreuse contribution de M. P. Poincy, peintre louisianais bien connu, à ce Concert de charité.

Allez à cette fête; bien des surprises aimables vous y attendent; vous vous y convaincrez une fois de plus que plus d'une de nos chanteuses de salon serait jalousée par des artistes en vogue; vous y entendrez, entr'autres, un type complet de chanteuse légère. Vous la nommerez vous même, tout à l'heure. En vous attendant je m'abstiens. J'aurai mon tour.

Ce soir second acte de *La Muette de Portici*, par MM. Tournié, Delrat, Mme Bélia—et *La Petite Mariée* 3 actes, par Mmes Bélia, Sholia, MM. Puget, Tony-Reine, Kastner, Berton.

L. Placide Canonge.

L'auteur des "Notes et Impressions" de la "Revue politique et littéraire" nous donne une idée assez amusante de la camaraderie entre gens de cercles:

J'ai assisté l'autre jour, dans un des cercles élégants de Paris, à une représentation théâtrale et intime.

A part deux ou trois actrices invitées pour tenir les rôles de femmes, on n'y avait admis aucun élément étranger; la pièce, composée par un membre du cercle, était jouée par quelques autres membres devant tout le club.

Les spectateurs applaudissaient extérieurement, mais ils échangeaient entre eux les appréciations les plus désobligeantes sur la pièce et sur les auteurs: "C'est exécrable! C'est idiot.—Je n'ai jamais rien vu de plus stupide.—Un tel est ridicule.—Machin est grotesque."

Je ne pus m'empêcher d'avertir l'amateur qui était le plus remué pour organiser cette représentation:

"Ça vous amuse donc bien, lui dis-je, de vous donner ainsi en spectacle?

—Non! me répondit-il; nous ne faisons cela que pour les camarades.

—Pour vos camarades?... Mais ils vous déchirent à belles dents!

—Donc ils s'amusent."

Quel dévouement!

Le Voltaire:

Un de nos lecteurs appelle notre attention sur une idée qui, du reste, est en ce moment dans l'air:

"Un monument, est-ce assez pour Gambetta, nous écrit il, et ne conviendrait-il pas, en faisant appel à tous, d'attacher son nom à une œuvre nationale, œuvre de bienfaisance et d'instruction ou œuvre de patriotisme et d'éducation militaire?

"Gambetta survivra dans le marbre ou le bronze, il survivra éternellement dans l'âme des Français. Ce n'est pas assez: il faut que, même disparu, il continue à faire du bien à cette patrie qu'il a tant aimée."

Il y a là certainement une pensée heureuse et touchante qui mérite d'être étudiée.

Un autre de nos lecteurs propose l'acquisition, par souscription, de la petite propriété des Jardies pour y fonder une sorte de Prytanée où un certain nombre d'orphelins d'Alsaciens-Lorrains seraient élevés militairement pour le service de la patrie:

"Ce serait, dit notre correspondant, comme une garde d'honneur au grand patriote et une pépinière d'excellents officiers pour l'avenir."

Ce projet est digne d'attention aussi, et nous sommes heureux d'en donner acte à notre correspondant.

QUAND ON A GAGNÉ LE GROS LOT.

Il n'est pas permis à l'homme d'être complètement heureux en ce monde; au contraire, la félicité,—je ne dirai pas seulement absolue, mais même relative,—lui est à peu près interdite.

Exemple:—Vous avez gagné l'an dernier le gros lot de la loterie algérienne. Aviez-vous assez rêvé, désiré, ambitionné cette chance inespérée!

Quand votre numéro est sorti votre cœur a-t-il assez violemment tressauté dans votre poitrine! Votre pauvre cervelle en a presque battu la chamade.

Tout d'abord, vous avez éprouvé un ardent besoin de faire part de votre bonheur à tout le monde, et vous auriez pour un rien écrit sur votre chapeau:

"C'est moi qui ai gagné le gros lot."

Cependant, vous avez bientôt remarqué qu'il y avait des gens que votre joie semblait vexer et qui avaient l'air de penser:—Le gros lot nous aurait été bien mieux qu'à lui, le hasard est un imbécile.

Cela a été la première goutte d'eau froide jetée sur votre enthousiasme.

En rentrant chez vous, vous avez observé que votre portier, qui d'ordinaire ne tournait pas seulement la tête quand vous passiez, vous a salué obséquieusement.

Votre bonne vous a félicité, puis elle s'est écriée:—Ah! j'espère bien maintenant que monsieur va m'augmenter.

Nouvelle grimace de votre part.

Dès le lendemain, votre maison n'a pas désempli; vos parents, même les plus éloignés sont venus, accompagnés de leurs parents à eux, pour vous faire compliment; il a fallu tenir table ouverte.

Les braves gens avaient appris le grand événement par les feuilles publiques.

Cela vous a flatté d'abord de penser que votre nom était dans le journal, puis vous avez réfléchi que les journalistes, par leur indiscrétion, allaient vous mettre le monde entier sur les bras, et vous avez fini par les envoyer à tous les diables.

Vous avez congédié enfin vos chers parents et leur suite, chacun avec un prêt raisonnable, et vous avez pensé que vous alliez enfin pouvoir vivre tranquille.

Quelle erreur était la vôtre!

Dès le lendemain, une avalanche de lettres s'abattait sur votre domicile, et le facteur était obligé de prendre une brouette pour vous les apporter.

Ah! les lettres comiques que vous avez reçues! En voici quelques-unes:

Monsieur,

Vous venez de gagner 500,000 francs; vous êtes un homme intelligent, moi aussi, nous devons nous entendre.

Vous n'allez pas garder votre capital dans votre poche comme une petite fille, vous allez le faire fructifier.

Eh bien, j'ai une idée: l'accaparement de tous les noyaux de pêche de France et de Navarre.

Tous les noyaux accaparés, nous deviendrons forcément les seuls fournisseurs de banquettes pour tous les théâtres de France.

Idée sublime, Monsieur, sublime.

Indiquez-moi promptement un rendez-vous, et nous engagerons l'affaire immédiatement.

J'ai l'honneur, etc.

Matharin Piston, ingénieur civil.

Monsieur,

Vous êtes riche, soyez bon. Un affreux malheur me frappe. Je viens de perdre ma veuve, et je reste avec dix-huit enfants sur les bras.

Envoyez-moi donc cent francs poste restante à Carcassonne.

Tout à vous et merci.

Marius Cabirol.

Monsieur qu'avez gagné le gros lot,

Si vous ne déposez pas ce soir avant minuit cent mille francs au pied du troisième marronnier de la promenade, vous êtes un homme mort.

Surtout pas un mot à la police, il y va de votre vie.

Un homme qui n'a pas froid aux yeux.

Mon cher locataire,

Je suis aux regrets, mais il m'est impossible de faire les réparations que vous me demandez.

Je ne suis pas riche, moi, et cela me mettrait en frais.

A propos, à partir du terme prochain, je suis obligé de vous augmenter de cinq cents francs.

A vous cordialement,

Vyoré, propriétaire.

Duratin et Cie,
11 rue des Voleurs, Paris.

Monsieur,

Nous venons d'apprendre avec une satisfaction que nous ne vous dissimulerons pas que la fortune, une fois par hasard équitable, vous a mis dans les mains le plus fort lot de la loterie.

Dans le cas où il vous serait agréable, pour rehausser l'éclat de votre situation, d'orner votre boutonnière d'un bout de ruban quelconque, nous nous mettons à votre disposition.

On traite à forfait.

Sur ce, Monsieur, nous vous prions de recevoir, etc.

Duratin et Cie.

N. B. Sur demande par lettre affranchie, nous envoyons notre tarif.

Je ne rappelle ici que les plus grotesques.

Au surplus, vous n'avez pas pu les lire toutes; il y en avait un tel nombre!

Les demandes de secours,—qui se terminaient invariablement par ces mots: "Puisque vous avez 500.000 francs, que vous importe une misérable somme de cinquante ou cent francs,"—les demandes de secours étaient les plus nombreuses.

Elles étaient si nombreuses qu'on aurait dit que sur les trente-neuf millions de Français, 38,999,999 vous avaient adressé chacun leur petite supplique.

Pour donner cinquante francs à chacun, il vous aurait fallu un milliard neuf cent quatre vingt-dix-neuf mille neuf cent cinquante francs.

Ce qui peut-être vous aurait gêné.

Non seulement vous vous seriez ruiné, mais vous vous seriez vu dans la nécessité d'emprunter.

Pourquoi diable aussi vous êtes vous avisé de gagner le gros lot?

Offenbach était très charitable. Les malheureux ont toujours trouvé sa porte ouverte, ainsi que sa bourse.

Mais, il a été, comme tous ceux qui ont la réputation d'être charitables, victime plus d'une fois de misérables exploiteurs.

Un de ceux-là,—se disant musicien,—avait su toucher particulièrement le maestro, et de fréquents secours en étaient résultés.

L'homme venait toujours avec sa boîte à violon, et parlait musique avec volubilité.

A la fin, Offenbach, étonné de la persistance avec laquelle la fortune persécutait ce pauvre diable, lui dit à brûle-pourpoint:

—Jouez-moi donc quelque chose.

L'homme se troubla, et dut avouer qu'il n'était pas musicien du tout, et qu'il ne vivait que de mendicité.

Sa boîte à violon lui servait à loger sa garde-robe.

Offenbach se borna à rire.

Les journaux de Toulouse annoncent la mort à Rieux (Haute-Garonne) de M. Cazeau, ancienne basse chantante au grand Opéra de Paris.

Un savant allemand a trouvé, paraît-il, le moyen d'exécuter les condamnés par l'électricité.

Voici, du reste, la description de cette nouvelle invention et la manière de s'en servir.

Au lieu d'une salle spécialement affectée aux exécutions, on dresse une grande statue allégorique de la Justice, tenant d'une main un glaive et de l'autre une balance.

Devant la statue, un fauteuil destiné au condamné.

Après la lecture du jugement, le juge,—car la machine supprime le bourreau,—jette le bâton de justice, qu'il a préalablement brisé en deux, dans l'un des plateaux de la balance tenue par la statue, le plateau s'abaisse, et.... la justice des hommes est satisfaite.

En effet, le condamné meurt foudroyé par une puissante batterie électrique placée à l'intérieur de la statue, et qui est mise en mouvement par la descente du plateau.

Certains originaux prennent grand soin qu'il ne soit pas fait de leur fortune, après leur mort, un usage plus raisonnable que celui qu'ils en ont fait eux-mêmes durant leur vie.

Le comte de Mirandole légua, en 1825, toute sa fortune à une carpe qu'il avait entretenue dans une piscine spéciale.

En 1871, un monsieur toulousain testait comme il suit:

"J'institue mon héritier Paillon, mon âne à poils roux; mais je veux qu'il appartienne à mon neveu Guillaume, afin que ce dernier l'étrille chaque jour avec soin et le laisse reposer jusqu'à sa mort."

A rapprocher de son testament celui de lady Henriette Cuffart:

"Je laisse à mon singe, mon cher et spirituel Jocko, quatre mille livres sterling (100,000 fr.); à mon fidèle chien Schonock et à mon doux chat Tib, une pension annuelle de cinq mille livres sterling (125,000 fr.)

"Après leur mort, cette fortune reviendra à ma fille, Elisa Nikely, qui est très pauvre."

Une dame veuve Adam Dupuis, qui avait trente-deux chats, leur laissa toute sa fortune.

Un Anglais qui avait une femme très prodigue, lui légua en mourant une somme de dix mille francs, mais à la condition expresse qu'elle n'en eût la jouissance que quand elle serait morte.

Il voulait, écrivait-il, —être assuré qu'elle eût de quoi se faire enterrer convenablement.

Un riche Anglais légua plusieurs millions à une miss dont il n'était assurément connu; il exprimait comme il suit la cause de ce legs;

"Je supplie miss B.... d'accepter le don de ma fortune entière, trop faible auprès des inexplicables sensations que m'a fait éprouver pendant trois ans la contemplation de son nez."

Lord Bekley, se sentant mourir, fit venir ses quatre chiens devant lui et rendit l'âme en conversant avec eux.

Que penser du docteur Christian, doyen de la faculté de Vienne, qui légua à son chien nommé Cyrus six mille florins.... et sa bibliothèque!

Nous aimons mieux la pensée de cet avocat de Colmar qui, en 1827, légua soixante quatorze mille francs à l'hôpital des fous de sa ville:

—J'ai gagné, écrivait-il, cet argent avec ceux qui passent leur vie à plaider...... Ce n'est qu'une petite restitution.

Dans un salon, entre femmes du monde:

—J'ai vu hier cette chère Clémence au dîner de l'ambassade. Comme elle vieillit!

—Ah! c'est qu'elle marche sur sa quarantaine.

—Vous voulez dire qu'elle y court.

Au restaurant:

Un consommateur trouve une mouche dans son potage.

—Remportez-moi ça, dit-il; je ne vous ai pas demandé des primeurs.

Fragment de dialogue:

—Mon cher, cette petite a des cheveux si longs que, lorsqu'elle se peigne, ils tombent jusqu'à terre....

—Oui, en effet, on m'a même dit qu'ils y restaient.

Après avoir entendu un bavard sempiternel et essentiellement prétentieux, un Anglais, homme pratique, affirme qu'il y aurait beaucoup d'argent à gagner avec lui.

—Comment cela? lui demande-t-on.

—Aoh, répond l'Anglais, en l'achetant ce qu'il vaut, et en le vendant ce qu'il s'estime.

On annonce la mort de P. Lécuyer, vicaire-général du tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique, décédé le 20 janvier, à Coublevié.

Il avait succédé au P. Lacordaire; il avait fondé l'école Albert-le-Grand à Arcueil, l'école Saint-Elme à Arcachon, et l'école Saint-Charles à Saint-Brieuc.

Le *Moniteur de Rome* publie une dépêche de Vienne déclarant que le comte de Chambord n'a jamais eu l'intention d'adresser un manifeste au peuple français.

Le *Libéral* adjure le gouvernement espagnol, puisque l'Allemagne se refuse à toute concession, de cesser les négociations poursuivies avec cette puissance pour la conclusion d'un traité de commerce.

A partir du 15 février, l'Allemagne, dans ses relations commerciales avec l'Espagne, ne pourra plus jouir du traitement de la nation la plus favorisée.

Un cas de distraction, signalé par le *Tintamarre*:

M. Loufoque est un homme singulièrement distrait.

Dernièrement, il veut faire une visite à un de ses amis qui l'a engagé à venir chez lui et demande à la concierge:

—Monsieur X.... ?

—Au cinquième, la porte à gauche! répond la pipelette, de l'air désagréable qui constitue le plus bel apanage des cerbères mâles ou femelles.

Tout en comptant les étages, M. Loufoque arrive au deuxième, et là, s'arrêtant déjà tout essoufflé, il murmure:

—Encore trois étages à monter! Ce n'est pas possible que cet animal de X... loge si haut! Je vais aller le redemander à la concierge, elle s'est trompée sûrement!

Il commence à redescendre l'escalier, mais oubliant aussitôt le parti qu'il vient de prendre, il continue à compter les étages: Troisième! quatrième! Il arrive au rez-de-chaussée et s'engage dans un autre escalier qu'il trouve en face de lui.

Quand, d'un air satisfait, il s'écrie: Cinquième! il se trouve dans le sous-sol.

—Ce n'est pas admissible, crie-t-il furieux, que cet animal de X.... demeure dans une cave! La concierge s'est fichue de moi; je vais lui dire, à cette harpie, qu'on ne se moque pas des gens de la sorte!...

Il remonte l'escalier, attrape la pipelette, qui croit avoir affaire à un fou, et se trouvant trop fatigué pour gravir les cinq étages, s'en va, remettant sa visite à un autre jour.

Les secousses de tremblement de terre continuent dans la province de Murcie, Espagne. On en compte 130 depuis le 13 octobre. Les habitants sont très effrayés, et un grand nombre de paysans ont abandonné leurs habitations et campent en pleins champs, sous des abris provisoires.

Avis aux musiciens et orphéonistes.

La ville de Lille, France, organise un grand concours international de musiques d'harmonie, de fanfares et d'orphéons, qui aura lieu pour les musiques le dimanche 3 juin 1883, et pour les orphéons le lendemain lundi. — Des primes et prix importants seront décernés.

L'or du monde financier, d'après une statistique anglaise:

On estime le stock total de l'or monnayé ou en lingots dans les caves des banques, à la somme totale de 580 millions de livres sterling, [14 milliards et demi de francs], sur lesquelles l'Angleterre a pour 126,000,000 de livres, la France pour 136,000,000 de livres, l'Allemagne pour 8,000,000 de livres, les Etats-Unis pour 92,000,000 de livres. Les autres nations varient de 800,000 livres pour la Hollande à 30,400,000 pour l'Espagne.

Rappelons d'ailleurs que l'or monnayé ou même en lingots n'est nullement le signe proportionnel de la richesse d'un pays.

Librairie Française,

H. BILLARD.

59 rue Chartres, coin Bienville,

Œuvres de Louis Jacolliot.

La Bible dans l'Inde—Vie de Jésus Christna, 1 vol ... $2 25
Christna et le Christ—Lingam—Nara—Esprites Sacrées, &c. ... 2 25
Fétichisme — Polythéisme — Monothéisme 1 vol ... 2 25
Les Fils de Dieu, 1 vol ... 2 25
La Genèse de l'humanité, 1 vol ... 2 25
Histoire des Vierges 1 vol ... 2 25
Législateurs religieux — Manou—Moïse—Mahomet, 1 vol ... 2 25
Les Traditions Indo Asiatiques, 1 vol ... 2 25
Les Traditions Indo Européennes et Africaines, 1 vol ... 2 25
La Femme dans l'Inde, 1 vol ... 2 25
Rois, Prêtres et Castes, 1 vol ... 2 25
Le Pariah dans l'Humanité, 1 vol ... 2 25
La Mythologie de Manou, 1 vol ... 2 25

Œuvres de Camille Flammarion.

Belles reliures, format gd in 8° avec gravures.
ASTRONOMIE POPULAIRE—Description générale du ciel, 360 figures, planches, cartes, &c., 1 vol. $6
LES ETOILES et les curiosités du firmament, description complète du ciel visible à l'œil nu, &c., &c., $5 50.

Œuvres illustrées de Jules Verne.

Format grand in 8° reliure riche gravures sur bois par les premiers artistes, édition de luxe
Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle $4 00
La Maison à Vapeur—Voyage dans l'Inde Septentrionale ... 4 00
Vingt Mille Lieues sous les Mers (couronné par l'Académie française) ... 4 00
L'Ile Mystérieuse (couronné par l'Académie française) ... 4 00
Hector Servadac—Voyages et aventures à travers le monde solaire ... 4 00
Le Capitaine de 15 ans ... 4 00
La Jangada 800 Lieues sur l'Amazone ... 4 00
Les Tribulations d'un Chinois en Chine ... 3 50
L'Ecole des Robinsons ... 2 50
Autour de la Lune ... 3 00

La Librairie Française reçoit les souscriptions pour l'Annuaire du Commerce Didot-Bottin de Paris, Almanach des 500 000 adresses. L'Edition 1883 peut servir de complément "Business Directory of New York." Les maisons de commerce désirant souscrire sont invitées à le faire sans délai l'ouvrage devant paraître sous peu de temps.

Livres d'Ecoles Français et Anglais. Vente en gros et détail.

Papeterie fine et ordinaire. Encre, Ardoises, Crayons, Plumes.

Fournitures de Bureaux.

Articles et Modèles de Dessin.

Pose et fournitures de Papiers Peints.

Reliures en tous genres.

Prix extraordinairement réduits
10janv—

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
[illegible]
Opérations de tout genre dans [illegible]

G. P. MALONEY, D. D. S.,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
6........RUE DU CANAL........150
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix raisonnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix de fabrique. 25 sept—

JOSEPH BAUER,
DENTISTE.
130 - - - Esplanade - - - 130
Près Rempart.

INSTITUTIONS.

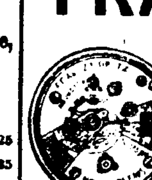
COLLEGE ST. ISIDORE,
—Dirigé par—
LES PÈRES DE STE. CROIX,
Coin Peters et Reynes, 3e dist.
Termes: par mois $16.
S'adresser au
Rév. Père J. SCHERER, C. S. C. Supérieur.
24jav—1m—Dim Mar J

INSTITUTION CURTO.
Pensionnat et Externat,
Coin St Philippe et Prieur.
Les cours de Français et d'Anglais comprennent toutes les branches d'enseignement et sont confiés à des professeurs expérimentés.
Une classe de solfège et de chant, sous la direction de monsieur Curto, et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs en laine, en papier, en cire sont offertes aux élèves sans prix extra.
Un cours d'Espagnol et d'Allemand a lieu à l'Institut. 17 oct—

Columbian Institute,
128 RUE ESPLANADE.
ECOLE de jour et Pensionnat pour jeunes filles; kindergarten pour petits enfants, garçons et filles. La réouverture de la session a eu lieu le LUNDI, 4 septembre 1882.
Mlle H. FITZGERALD, Directrice.
10sept—6m

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE, BORDEAUX ET LA NLLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:
Dupuy-de-Lôme....3,578 Tx. — Rouen....3,578 Tx
Paris....3,578 Tx. — Bordeaux....3,578 Tx
Hâvre....3,578 Tx. — Marseille....3,578 Tx
Nantes....3,578 Tx.
PARIS, partira pour le Hâvre vers le 5 février et sera suivi par le DUPUY-DE-LOME vers le 25 février.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avril — FORSTALL, CLAYTON & CO. 173 rue Commune.

LES CÉLÈBRES
PHOTOGRAPHIES EMAILLÉES
se font maintenant dans les genres les plus nouveaux au studio de
W. W. WASHBURN,
109 RUE DU CANAL.
J'étais sur le point de faire la remarque: qu'étant pleinement convaincu de mon habileté à plaire à tous mes clients, et à même de démontrer la supériorité de mes PHOTOGRAPHIES, tous ceux qui recherchent les meilleurs portraits sont respectueusement invités à venir examiner les miens.
1er févr — W. W. WASHBURN.

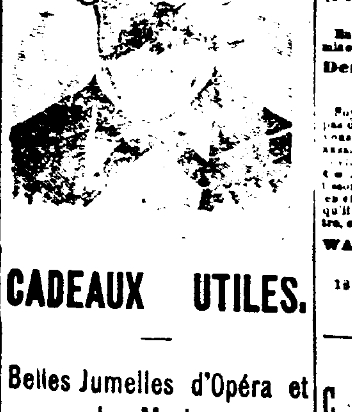
FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville,
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaqué, des Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—6m

PHARMACIE DUCONGE.
29........RUE DE CHARTRES........29
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ,
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue un assortiment complet de: MÉDICAMENTS PATENTÉS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison acquitte des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Ducongé. Agence pour la vente de Wilson's Dysentery Remedy.
1er sept 82—1an

SIROP & VIN de DUSART
au Lacto-Phosphate de Chaux
Les lacto-phosphates de chaux conviennent particulièrement: aux Enfants pâles, ou Rachitiques, aux jeunes Filles qui se développent, aux Femmes délicates, aux Nourrices pour favoriser l'abondance et la richesse du lait, dans les diverses sortes des jeunes Enfants, aux Convalescents, aux Vieillards affaiblis, dans les Maladies de Poitrine, dans les Digestions laborieuses, dans l'Inappétence, dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement et la Perte des Forces, dans les Fractures, pour la consolidation des os, dans la Consolidation des Plaies.
Dépôt chez tous Droguistes & Pharmaciens

Migraines.—Maux de Tête
GUARANA
de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Un seul paquet de cette poudre végétale et naturelle, délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête, migraines ou névralgies les plus violents. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les coliques.
Dépôt: 8, Rue Vivienne, à Paris et dans toutes les pharmacies

Remède Rationnel.
SALICYLIQUE.
Plus de Rhumatisme, de Goutte ni de Névralgie.
Soulagement immédiat garanti.
Guérison permanente assurée.
Succès établi après cinq années d'expérience, dans tous les cas possibles, aigus ou chroniques, sans un seul insuccès. Se référer à tous les médecins éminents et à tous les pharmaciens pour la valeur curative du Salicylique.
SECRET!
LE SEUL DISSOLVANT DE L'ACIDE URIQUE EMPOISONNÉ QUI EXISTE DANS LE SANG DES RHUMATISANTS ET DES GOUTTEUX
Le SALICYLIQUE est un remède souverainement rationnel parce qu'il s'attaque directement à la cause du Rhumatisme, de la Goutte et de la Névralgie, tandis que beaucoup d'autres prétendus spécifiques et panacées ne combattent seulement que des effets.
Tous les savants sont d'accord sur ce point que les applications extérieures, telles que frictions avec de l'huile, de l'onguent, des liniments, des lotions adoucissantes, ne sauraient extirper ces maladies qui sont le résultat d'un empoisonnement du sang par l'acide urique.
Le SALICYLIQUE exerce un effet merveilleux sur cet acide et détruit le mal. Les médecins les plus renommés de l'Amérique et de l'Europe l'emploient maintenant exclusivement. L'Académie de Médecine de Paris a rapporté 95 pour cent de guérisons en trois jours.
Rappelez-vous
Que le SALICYLIQUE guérit infailliblement le Rhumatisme, la Goutte et la Névralgie. Il calme presque instantanément les douleurs les plus vives.
Faites-en l'essai. On garantit le soulagement ou l'on remboursera l'argent.
On enverra des milliers d'attestations à ceux qui le désireront.
$1 la boîte. 6 boîtes pour $5.
Envoyé franco par la poste contre argent transmis et reçu.
Demandez ce médicament à votre pharmacien.
Soyez sur vos gardes, néanmoins, et ne prenez pas des contrefaçons ou d'autres remèdes qui vous seront peut-être recommandés comme aussi bons. Insistez pour avoir le véritable Salicylique avec le nom de WASHBURNE & Co. sur chaque boîte, celui là nous en garantissons la pureté sous notre signature. Il faut en effet que le remède soit parfaitement pur pour qu'il produise ces effets. N'en prenez pas d'autres, ou adressez-vous à nous.
WASHBURNE & Co. Propriétaires, 287 Broadway, coin Reade St. NEW-YORK.
13 janv—



CADEAUX UTILES.
Belles Jumelles d'Opéra et de Marine.
LUNETTES ET PINCE-NEZ EN OR.
Beaux Instruments pour Dessein
Un vaste assortiment où le public pourra faire un choix chez
E. CLAUDEL
Opticien,
96 rue du Canal, près Camp.
20 fév—1an

C. F. CARUTHERS & Cie
No 27
Rue Carondelet, "Kenner Block,"
Marchands au Détail,
de VINS fins, de LIQUEURS et de CIGARES, de première qualité.
BUVETTE dans L'ETABLISSEMENT.
30 nov—6m

Mme BONOMO, sage-femme, et médecin pour dames, 140 St Louis et 101 Bourgogne, se recommande pour toutes les maladies des femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, dentition difficile chez les enfants, les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec l'époque. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans, elle se recommande au public.
16 déc—1an

FEUILLETON.

No 14) Commencé le 27 janvier.

LE COMPAGNON DE CHAINE.

—PAR—

GEORGES PRADEL.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

—C'est un crime que vous commettez-là, dit-il.

—Je le sais. Mais puisque les hommes m'ont injustement condamné, le bon Dieu voudra bien m'absoudre.

—Mais, malheureux! s'écria Robert avec impatience, tous les forçats sont injustement condamnés. Allez à Nouméa ou à Cayenne, ils vous diront tous qu'ils sont la victime d'une erreur de la justice.

—Oui, je sais bien, ils le répètent tous. Et ils mentent. Mon sang pourrait peut-être vous prouver que je vous dis vrai. En tout cas, moi mort, vous me croirez. On ne se tue pas pour son plaisir, on ne ment pas à sa dernière heure. Et alors, plus tard, quand on saura la vérité, car on la connaîtra j'en suis sûr, comme je suis certain qu'on retrouvera la Tarpiaude; alors, vous vous souviendrez de Martin Jalras, et vous vous [illegible] peut-être ce que vous avez fait.

Les deux noms que le forçat venait de prononcer frappèrent M. de Laitres.

L'affaire Martin Jalras!.....

Un gros procès qui, pendant plusieurs mois, avait passionné l'attention et la curiosité publiques. Jusqu'au Sénégal, les journaux en avaient apporté, à bord de l'*Ariel*, un écho affaibli. Robert cherchait, mais ce n'étaient que des souvenirs indécis et confus qui lui revenaient en mémoire. Cependant le doute venait de pénétrer tout à coup dans son cœur. Maintenant, il se demandait si l'homme qui était devant lui n'était pas sincère, si en le laissant se tuer, — car il se tuerait, il lisait dans ses regards une résolution inébranlable, — ce n'était pas lui, Robert de Laitres, qui allait commettre un crime. Livrer un coupable soit, mais tuer un innocent! Et enfin, au milieu de ces pensées qui se pressaient dans son esprit, une phrase revenait incessamment à sa mémoire.

—Que ma mort porte malheur à ceux que vous aimez, avait dit par deux fois le forçat.

Tous les marins sont plus ou moins superstitieux. Cette malédiction d'un homme qui allait volontairement quitter la vie, effrayait M. de Laitres, plus qu'il ne pouvait s'en rendre compte. La situation devenait intolérable. M. de Laitres ne pouvait transiger avec le devoir. D'un autre côté, il ressentait une véritable épouvante, en se disant que, quoiqu'il pût faire, ce malheureux allait se tuer devant lui. Il essaya de trouver un biais, ou tout au moins un atermoiement. Avant tout il fallait gagner du temps, tâcher par la persuasion, au moyen d'un raisonnement quelconque, de le faire renoncer à cette idée fixe de suicide. Peut-être aussi des domestiques, des manœuvres, passeraient-ils par là, et réussirait-il, par surprise, à se rendre maître du forçat et à paralyser ses efforts.

—Voulez-vous m'écouter, lui dit Robert, vous m'effrayez, je vous l'avoue, et je ne voudrais point être la cause de votre mort. Laissez-vous réintégrer à Toulon. Je m'engage à aller trouver le préfet et à empêcher que vous ne soyez embarqué sur le *Tage*.

Martin Jalras l'interrompit brusquement:

—La maison centrale, alors! Ni la prison, vous m'entendez bien, ni le bagne. La mort ou la liberté. Je suis innocent. J'ai déjà souffert des tortures! Je ne sais pas comment je ne suis pas fou à l'heure qu'il est; comment je n'ai pas étranglé ceux qui venaient à portée de moi, pour qu'on me tue à mon tour, pour qu'on me délivre de la vie. Et vous venez m'offrir la prison!.... Pensez-y un peu! et c'est vous-même qui répondrez pour moi.

—Vous vous dites innocent, répliqua M. de Laitres. Eh bien! il faut prouver votre innocence, travailler à votre réhabilitation. Je vous promets de faire part au préfet maritime des doutes que vous avez réussi à faire naître dans mon esprit. Je réclamerai un supplément d'enquête.

—Non, non, et il secoua énergiquement la tête. Tout ou rien. Je ne veux pas recommencer ce supplice.

Il n'acheva pas. Le sang avait continué à couler. Sur l'herbe verte, une tache se montrait maintenant. Un éblouissement venait de lui passer devant les yeux, et il avait été obligé de s'appuyer contre le tronc d'un sapin pour ne point tomber. M. de Laitres s'approcha de Jalras, et écartant la large déchirure que le couteau avait faite à la blouse, mit à nu la blessure. Le sang jaillissait en écumant. Robert fronça le sourcil à cette vue, et prenant son mouchoir, au moyen de la sangle de cuir que Martin portait comme ceinture, établit un tampon et le maintint sur sa plaie. C'était lui qui le soignait maintenant!

Et Robert essaya de plaisanter pour tâcher d'établir entre eux deux un peu de confiance en lui disant:

—Chacun son tour.

Martin Jalras sourit tristement.

—Ah! vous prenez là une peine inutile. Vous aurez beau faire, c'est d'une autre blessure que mon sang coulera jusqu'à la fin; et, cette fois-là, je vous défie bien de l'arrêter. Laissez, laissez, je vous dis. J'ai été tout étourdi un instant et ça passe. Et si je tourne de l'œil comme un poulet, une seconde fois, n'essayez pas de prendre mon couteau, car je vous jure Dieu, je me précipiterai en bas des roches ou je me briserai la tête contre un arbre.

M. de Laitres étendit la main.

—Je vous jure que je ne toucherai pas à votre couteau, mais laissez-moi panser votre blessure, car vous avez déplacé le mouchoir et le sang se remet à jaillir.

—C'est drôle, fit le forçat, avec un douloureux sourire. Vous vous inquiétez d'une souffrance de mon corps qui n'est rien, moins que rien, et vous ne pensez pas que vous cherchez par tous les moyens à me livrer au plus épouvantable supplice. Votre pitié s'attache à ma peau, parce qu'elle est un peu trouée, et vous ne vous dites pas que par vous mon cœur serait déchiré chaque jour si l'on parvenait à me reprendre.

—Je n'ai pas le droit de vous soustraire à une peine, à une punition, à la société qui vous condamne: mais je dois vous éviter une souffrance.

—C'est vrai, j'oublie toujours que vous ne pouvez croire que je ne suis pas coupable. Vous savez bien mon histoire, cependant....

—Non, répliqua Robert. Je sais qu'elle a produit une émotion profonde, mais les détails échappent à mon esprit.

XI

HISTOIRE DE LA TARPIAUDE.

—C'est vrai, reprit Jalras, vous n'êtiez peut-être pas en France à ce moment-là.

Robert fit un signe de tête négatif.

—Laissez-moi vous la dire, c'est triste, allez, et si, après l'avoir écoutée jusqu'au bout, vous voulez me livrer encore, eh bien, je vous le dis, vous n'aurez pas de cœur.

Il s'assit alors au pied d'un arbre, car il sentait ses jambes se dérober sous lui; ce répit entrait trop dans les plans de M. de Laitres, pour qu'il n'accordât point au forçat tout le temps nécessaire pour lui raconter son histoire. Et puis, la situation de cet être l'intriguait, il voulait savoir; il était désireux de pouvoir juger par lui-même de ce qui avait conduit cet homme au bagne. Et lui, le sceptique en fait de ces sortes de choses, mis en garde contre les récits émouvants des condamnés par erreur, il était certain que cet homme allait lui dire la vérité.

S'accotant contre un arbre, il se disposa donc à ne pas perdre une de ses paroles.

—Je ne sais pas pourquoi, commença Jalras, je vais vous raconter ces choses. D'abord, vous ne me croirez sans doute pas, et cependant il vous sera facile de vous assurer que je n'ai point changé un mot à ce que tout le monde a pu connaître, les juges tout les premiers.

J'ai eu mon heure de célébrité, fit-il avec un sourire ironique; il y a là-bas bien de mes compagnons qui seraient fiers si l'on s'était autant occupé d'eux. Pour moi, cela me fait mal de penser à toutes ces douleurs, et bien que je me déclare innocent, j'en ai honte.

Je suis de Bordeaux, un enfant trouvé; élevé va comme je te pousse. Mes premiers souvenirs, c'est une mère qui m'embrassait et un père qui me battait comme plâtre. Puis plus rien. La mort avait pris la mère et le père était parti. Des âmes charitables m'avaient mis dans une pension, chez des frères qui m'apprirent à lire et à écrire. Ce fut tout. J'avais la tête dure, mais je devenais solide. En sortant de là, j'étais fort et nerveux. Je devins batelier, je me louais comme matelot à bord de grands canots qui déchargent les navires de commerce le long de la Gironde.

Rouler des barriques, porter des fardeaux, le métier est pénible, certes; mais il est de bonne paye. J'ai passé là ma vie. Une vie de brute, je ne dis pas, mais une vie honnête. Je ne faisais pas de mal aux autres. Je gagnais mon pain, dépensant tout au fur et à mesure. La main un peu trop leste, car je suis coléreux, vous l'avez vu, hélas! tout à l'heure, mais le cœur sur la main. Et si je me cognais parfois, pour un oui, pour un non, c'était sans rancune et je n'ai jamais refusé de rendre service à un ami.

M. de Laitres ne quittait pas Jalras des yeux tandis que celui-ci parlait. C'était dit avec une simplicité vraie, sans pose; il regardait en dedans de lui, et il répétait tout haut ce qu'il lisait au fond de son cœur.

—Faut avouer, reprit-il, que je buvais volontiers un coup, mais pas de trop. On ne me voyait pas, comme certains, roulant de cabarets en cabarets, et le soir battant les murailles, aller m'acheter dans les mauvais lieux. Non, mais j'aimais bien à faire la noce avec les amis et puis aussi, les filles qui avaient le vin tendre et les yeux doux. Je venais d'avoir vingt-trois ans, et la besogne ne me faisait pas plus peur que le plaisir. Tout cela a été changé d'un coup. Et il n'a pas fallu grand chose pour ça.

Cette année-là il fit un dur hiver. Même à Bordeaux, la neige tombait drue et serrée. Un vent enragé vous cinglait la figure.... Le long d'un mur je mets le pied sur un tas de hardes. Des guenilles. Et il sort de là une plainte.

Je me baisse, je relève le paquet. C'était une créature du bon Dieu qui allait mourir de froid, sous la neige. Porter ça sous un bec de gaz! et regarder.... C'était une petite fille de douze à quatorze ans, jolie comme les amours.

Elle avait perdu connaissance. Je la fais entrer dans une guinguette et me voilà à la frotter, à la secouer, et à lui faire avaler quelques gorgées de vin chaud.

Eh bien! monsieur! quand elle ouvrit les yeux, quand elle me regarda avec ses prunelles noires comme du brai et douces comme du velours, ç'a été fini. J'étais à elle, corps et âme.... J'allais coucher dans mon garni et je l'emmenai avec moi; je pris une autre chambre, bien entendu. Cette petite me faisait peur; elle a fait remuer en moi des choses que j'ignorais: c'était comme un commencement de folie.

Le lendemain matin, à son réveil, je la retrouvai. D'où venait-elle? De partout; elle était avec des bohémiens, des gens du Midi, qui faisaient des tours de force. Un jour, elle avait filé parce que l'homme qui se disait son père voulait la prendre de force dans ses bras. Elle avait rôdé par Bordeaux, se cachant, mendiant le soir, crevant de faim et de froid. Bref, elle n'était à personne. C'était une enfant que la Providence mettait sur ma route. Du moins, je le crus, car c'est bien plutôt le démon qui l'avait placée là.

En dedans de moi, ça se troublait de plus en plus. Mon parti fut vite pris. J'allai sonner à un couvent de sœurs grises, à côté de l'hôpital Saint-André, derrière la place d'Armes. Je demande à parler à la supérieure, et je lui raconte mon aventure.

—Je ne peux pas garder l'enfant, que je lui dis, faut vous en charger, ma sœur. Pour ce qui est de l'argent, je paierai.

Marché conclu. Je raconte ça à la petite. Je crois que ça ne lui souriait que tout juste. Mais, en fin de compte, elle irait entre quatre murs. Bon débarras.

Alors me voilà rangé, plus de noces, plus de ribotes. Je ne pensais qu'à cette petite. Je travaillais comme quatre, et, le dimanche, j'allais la voir. On n'était pas content d'elle. Elle faisait enrager les sœurs, et mettait le couvent sens dessus dessous. Puis, quand nous étions seuls, elle se jetait à mon cou, elle me regardait dans les yeux, que j'en voyais des millions d'étoiles. Et alors elle me disait entre deux baisers:

—Emmène-moi d'ici, je veux aller vivre avec toi.

Il m'a fallu du courage pour lui résister. Car j'étais à elle corps et âme et elle le sentait bien, la gueuse! Mais je tins bon.

—Quand tu sauras bien lire, écrire et compter, tu t'en iras.

—Où? disait elle.

—Où tu voudras....

Et elle répondait chaque fois:

—Avec toi, et chez toi, je veux être ta femme.

Jalras se tut; en prononçant ce dernier mot, sa voix s'était étranglée, et, les coudes sur les genoux, il avait enfoui sa tête dans ses deux grosses mains.

Il reprit sans relever les yeux:

—Elle y mit trois ans. Un matin, la supérieure me fit appeler. On ne pouvait plus garder la petite. Elle était insolente avec tout le monde, rageuse comme une chatte et mauvaise comme une teigne.

Et quand je dis à la supérieure que j'allais l'épouser, la sœur me dit en levant les yeux au ciel:

—Que Dieu veille sur vous!

La petite ne savait pas grand'chose, elle n'avait voulu rien faire. Elle avait grandi et embelli. A cette heure, elle était jolie comme un ange. Et moi, une grosse bête comme moi, j'en étais fou.

Je l'épousai, et je fus bien heureux, allez! Malgré ce qu'elle a fait, quand je songe à ce bonheur là, j'ai tout mon corps qui en frissonne. J'avais tant travaillé, tant bûché, que tout en payant sa pension, j'avais réussi à mettre de l'argent de côté. Ah! dame! je ne vivais pas dans l'abondance, et je mangeais plus de pain que d'autre chose. Enfin, en sortant de l'église, elle trouva un ménage complet, propre, neuf et gai. J'avais fait de mon mieux.

Et le dimanche quand elle sortait à mon bras, comme j'étais fier! Comme on nous regardait! C'est que vous ne pouvez pas vous faire une idée comme elle était belle! Une merveille de la création, quoi!

Les amis la connaissaient dès longtemps, alors qu'elle était encore chez les sœurs. Il m'avait fallu conter mon aventure, je l'avais dite tout bêtement.

Elle avait conservé son sobriquet des bohémiens. Son teint était doré comme celui d'une mandarine. Des imbéciles disaient qu'elle était noire. Enfin, on la nommait, à cause de sa peau brune, la Tarpiaude; et elle, la première, en riait, quand les amis la désignaient ainsi.

Combien j'ai été heureux!

Mais je l'ai payé cher, ce bonheur-là, car j'ai rudement souffert depuis.

Ai-je besoin de vous dire que je travaillais toujours autant, plus que je ne pouvais, pour la gâter, pour lui donner tout ce dont elle pouvait avoir envie. Au milieu de ma joie, une chose me chagrinait. Elle était paresseuse comme un loir, ne sachant pas faire œuvre de ses dix doigts. Restant là assise tout le jour, à lire de tristes livres, sans même prendre la peine de raccommoder un accroc à sa robe. Et gourmande, et menteuse. J'avais beau avoir une taie sur les yeux, parce que, réellement, j'étais saoul d'amour, saoul perdu; elle m'aurait fait voir des étoiles à midi, je me rendais bien compte de sa vie désordonnée. Mais je me disais que ça passerait avec l'âge. Et que si le bon Dieu nous envoyait un enfant faudrait bien qu'elle s'occupe. Bonheur! qu'il n'en est pas venu au monde! Qu'est-ce que c'eût été, misère!....

Il parlait toujours d'une voix sourde et triste, continuant son récit dans une monotonie douloureuse.

Et en l'écoutant religieusement, sans l'interrompre par une réflexion ou un geste, M. de Laitres se disait que tout cela était exact et sincère et ne ressemblait nullement aux fantaisies mensongères des condamnés par erreur.

Et [illegible] se convainquait de la vérité de l'histoire qu'il entendait, il se demandait, si, quand le moment serait venu, il aurait le courage d'accomplir son devoir jusqu'au bout et de livrer ce malheureux.

Au moment où cette pensée lui vint, il voulut réagir contre elle. En même temps Lucien Moulien traversa son esprit. Lui, aussi, s'était trouvé face à face avec un condamné, et il l'avait laissé partir. Et, maintenant, chacun l'accusait, jusqu'aux forçats eux-mêmes, de l'avoir fait évader, et à prix d'argent.

— Ce bonheur-là dura deux ans, reprit Martin en hochant douloureusement la tête. Deux ans qui ont passé comme des jours. Maintenant ce sont les heures qui se traînent comme des années.

Plusieurs fois déjà, en rentrant à la maison, je ne l'avais pas retrouvée. Pas de dîner prêt, la maison vide, froide. C'était triste. Elle revenait un instant après, essoufflée, et s'excusait d'un mot, étant restée à se promener avec des amies. Je ne disais rien, quand je faisais une observation elle boudait et, alors, c'était moi qui avais tort et qui lui demandais pardon.

Un soir, cependant, elle tardait plus qu'à l'ordinaire, je m'étais mis à la fenêtre pour la voir venir de loin. Au coin de la rue j'aperçus son ombre, mais, en même temps, il me parut qu'elle n'était pas seule.

Il me sembla qu'il y avait un homme avec elle. Je le connaissais, cet homme-là. Un nommé Dalto, un Calabrais, joli garçon, qui travaillait sur le port avec moi.

Ça n'avait été qu'un éclair. L'ombre s'était évanouie et elle, la Tarpiaude, en entrant dans la chambre comme une bouffée de brise, s'était jetée à mon cou.

Je m'étais trompé....

Jalras, en ce moment, eut un éclat de rire amer, puis il reprit:

—Les hommes comme moi, paraît-il, c'est fait pour se tromper et pour être trompés quand ils aiment.

A continuer.